

Jean-Luc Steinmetz, *Tristan Corbière. « Une vie à-peu-près »*, Paris, Fayard, 2011, 528 p.

« À peu près ? Excellente réponse ! Judicieuse aussi ; nous ne sommes qu'à peu près en toutes choses », déclare le héros de Camus dans *La Chute*. Le sous-titre que Jean-Luc Steinmetz a donné à sa biographie de l'auteur des *Amours jaunes*, et qui est emprunté à un vers du poète, souligne le caractère moderne du mal-être de Tristan Corbière. « Cet individu en forme de néant » (p. 165), « ce maître ès désillusions » (p. 464), en marge de la société et en désaccord avec lui-même, présente un état d'esprit analogue à celui de bien des hommes du début du XXI^e siècle, peinant à trouver leur identité dans un monde en mutation. Pourtant, comme le note Jean-Luc Steinmetz, Corbière n'occupe pas dans l'histoire de la littérature la place qui lui est due : le premier mérite de cette biographie est donc de tenter de rectifier le jugement de la postérité en invitant à redécouvrir le poète.

Cette « vie à-peu-près », faite d'autant d'absence que de présence, ne pouvait donner lieu à une biographie classique. « On pardonnera », écrit Jean-Luc Steinmetz, « au biographe que je tente d'être, des reconstructions aléatoires, où l'imaginaire – maîtrisé, soit – compte autant que ce qui fut sans doute le réel » (p. 119). Évacuant le fantasme positiviste de la restitution intégrale d'une vie, il ajoute : « Il n'est pas question de venir à bout de Corbière. Lui-même n'y est pas parvenu » (p. 175). Puisque les informations sur Corbière manquent et qu'« aux indices connus doit s'ajouter l'intuition » (p. 269), le biographe reconstitue le contexte dans lequel le poète a vécu, afin de se glisser dans sa pensée et de retrouver ses faits et gestes : il dresse un tableau de Morlaix et de Roscoff dans les années 1860 et 1870, brosse le portrait des parents et des amis de Corbière, repère les sentiments amoureux qu'il a probablement éprouvés pour sa tante Christine Puyo, indique les lectures qu'il a faites ou pu faire, et révèle l'influence sur son œuvre des récits maritimes de son père et de Gabriel de La Landelle, des romans de Murger, du théâtre d'Alexandre Dumas fils et des opéras, opérettes et chansons qu'il a pu entendre à Paris ou en Bretagne. Rejetant toute illusion téléologique, il est attentif aux incertitudes devant l'avenir d'un poète qu'il présente comme un « point d'interrogation pour lui comme pour les autres » (p. 148).

L'atout majeur de cette biographie est la découverte de l'album Louis Noir. Comportant quinze poèmes et trois textes en prose de Corbière composés entre 1867 et 1869, ainsi que de multiples dessins et aquarelles, cet album avait d'abord appartenu à un ami du poète, le romancier Louis Noir ; son dernier propriétaire connu avait été Jean Moulin, qui illustra la section « Armor » des *Amours jaunes* en 1935. Avec l'aide de Benoît Houzé, Jean-Luc Steinmetz est parvenu à le retrouver chez un collectionneur londonien. Le dixième chapitre de

son livre offre une description précise des trente feuillets de l'album ainsi que quelques vers inédits.

En quête d'informations nouvelles, Jean-Luc Steinmetz est entré en contact avec les descendants de Corbière à Morlaix et avec ceux des peintres qui se réunissaient à Roscoff. Un cahier hors-texte regroupant vingt-cinq photographies reproduit des portraits du poète et de ses proches, ainsi que plusieurs de ses dessins et de ses caricatures. Remontant à la source des anecdotes sur Corbière, le biographe n'hésite pas à remettre parfois en cause les données de la tradition et à fissurer le mythe du poète maudit. Il prouve ainsi que, loin de se sentir écrasé par la forte personnalité de son père, Corbière avait entretenu une forte complicité avec lui et avait bénéficié de son soutien financier. Refusant d'enfermer le poète dans un régionalisme étroit, il montre que ce bohème breton, qu'il qualifie de « garde-côte hamletien » (p. 357), fut aussi un dandy parisien. Sur l'énigmatique maladie de Corbière, qui a déterminé son destin, il parle d'une « sorte d'arthrose » (p. 114) et renvoie dans une note à l'article du docteur Pierre Osenat. La thèse de doctorat de Vincent Le Berre, soutenue à la Faculté de médecine de Brest en 1988 (*Essai d'approche de la pathologie de Tristan Corbière*), apporte à cet égard d'intéressants éclaircissements et attire par ailleurs l'attention sur le fait que Corbière était probablement gaucher, son père lui recommandant dans une lettre du 20 novembre 1861 de ne pas chercher à tirer de la main droite, parce que « les gauchers ont l'avantage sur les dextriers » : la poésie, cette autre escrime, confirmera la pertinence du conseil.

La biographie de Jean-Luc Steinmetz se termine par une très belle analyse de la fortune des *Amours jaunes*. En critique doublé d'un poète, il commente les jugements que Verlaine, Huysmans, Laforgue, Gourmont, Le Goffic, Breton et Tzara ont portés sur l'œuvre. Il conclut que ce « livre-homme » est « le meilleur témoin fictionnel d'une existence continûment jouée et déjouée ». Deux petits compléments d'information : l'épigramme citée p. 291 est de Lebrun-Pindare (et non de Corbière), malgré quelques variantes ; l'ouvrage d'Anne-Sophie Kutyla analysant l'œuvre graphique de Corbière (*Tristan Corbière. Une curiosité esthétique*, Eurédit, 2000) mériterait peut-être d'être signalé.

Yann MORTELETTE